

AMÉRIQUE FRANÇAISE

REVUE LITTÉRAIRE

Directrice : Andrée Maillet.

Rédacteurs : Jacques Brault — Claude Mathieu — Richard Pérousse.

28, ave Arlington, Westmount, Montréal, P.Q., Canada

S O M M A I R E

RICHARD PÉRUSSE	<i>Le Pain</i>
JACQUES BRAULT	<i>Publication et Service</i>
CLAUDE MATHIEU	<i>Une formule nouvelle</i>
LA DIRECTION	<i>Présentation du prochain numéro</i>
ANDRÉE MAILLET	<i>Feuilleton Littéraire</i>
GUY SANCHE	<i>Ceux qui restent</i>

15 cents



*Chaque jour il y a
du nouveau chez*

Dupuis Frères
LIMITÉE

MONTREAL

UN BON MOYEN

Dans votre budget personnel ou familial, faites la part de l'épargne aussi large que possible.

Dès que vous touchez quelque argent, commencez par prélever tout ce que vous pouvez mettre de côté. Déposez-le tout de suite à votre compte en banque.

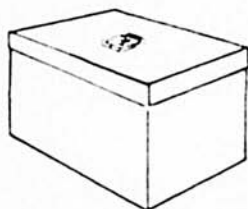
C'est le meilleur moyen d'éviter les dépenses inutiles.

La Banque Canadienne Nationale

Actif, plus de \$550,000,000

570 bureaux au Canada

De chez Birks



Ces trois mots ont une grande signification pour le récipiendaire d'un cadeau offert dans la fameuse boîte Birks. Depuis des générations, c'est le gage assuré de la beauté et de la qualité traditionnelle d'un article signé Birks.

BIRKS BIJOUTIERS

A paraître bientôt

Les Montréalais

par

Andrée Maillet

Au service des assurés de la province de Québec par ses succursales à Montréal, Québec, Trois-Rivières, Sherbrooke, Ottawa et North Bay.

Sun Life du Canada

SOMMAIRE

<i>Le Pain</i>	Richard Pérusse	3
<i>Publication et Service</i>	Jacques Brault	6
<i>Une formule nouvelle</i>	Claude Mathieu	8
<i>Présentation du prochain numéro</i>	La Direction	10
<i>Feuilleton Littéraire</i>	Andrée Maillet	11
<i>Ceux qui restent</i>	Guy Sanche	14

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa

ABONNEMENT

AMERIQUE FRANÇAISE est la seule revue littéraire libre
du Canada français.

Vous tenez à ce que nos jeunes écrivains continuent à publier ; le choix de nos collaborateurs vous plaît ; notre nouvelle formule vous agrée ; en définitive vous reconnaissez la nécessité de soutenir la seule et unique revue littéraire du Canada français.

Alors, abonnez-vous dès maintenant. Vous n'avez qu'à remplir la formule ci-dessous et faire votre chèque ou votre mandat au nom d'Amérique Française.

AMERIQUE FRANÇAISE, 28 av. Arlington, Westmount, P.Q.

- Veuillez trouver ci-joint mon chèque (mandat) de \$3.00 pour mon abonnement 1955.
- Veuillez m'abonner et me facturer plus tard.

NOM

ADRESSE

Signature

COMMUNIQUÉ

Concours littéraires et scientifiques de la Province de Québec pour 1955.

L'honorable Omer Côté nous annonce que les concours littéraires et scientifiques organisés par le Secrétariat de la province porteront, cette année, sur les ouvrages suivants :

1ère section : *prix de littérature* : les ouvrages d'imagination en vers, en langue française, tels que poèmes, poésies, pièces de théâtre ou recueils de pièces de théâtre en vers, publiés depuis le 1er mai 1951 ou manuscrits.

2ème section : *prix de sciences* : les ouvrages en langue anglaise, qui appartiennent aux différentes disciplines scientifiques, physiques, mathématiques, chimie, sciences naturelles etc., publiés depuis le 1er mai 1951.

3ème section : *prix de sciences morales et politiques* : les ouvrages d'histoire ou de géographie en langue française, publiés depuis le 1er mai 1951 ou manuscrits.

Dans chaque section, les trois prix accordés sont de 800 dollars pour le premier prix, 400 pour le second, et 200 pour le troisième. Le jury est libre de ne

pas accorder de prix, s'il n'y a pas d'ouvrage présenté ou si les ouvrages présentés n'offrent aucun intérêt.

Les concours sont ouverts à tous les sujets canadiens, de naissance ou par naturalisation, résidant actuellement dans la Province de Québec, ou occupant ailleurs un emploi public pour le compte de la Province de Québec ou du Gouvernement du Canada. Sont aussi admis à concourir, les étudiants de la Province de Québec en séjour d'études à l'étranger.

Il faut, dans chaque cas, fournir des pièces justificatives : copie certifiée de l'acte de naissance du candidat ou de son certificat de naturalisation, ainsi qu'une bibliographie complète de l'œuvre écrite de ce candidat.

Les travaux soumis aux concours doivent être déposés en six exemplaires entre les mains du secrétaire, entre le premier mars et le premier mai 1955.

Les inscriptions aux concours ainsi que toute demande de renseignements doivent être faites au Secrétariat de la Province, Concours littéraires et scientifiques, Hôtel du Gouvernement, Québec.

LE PAIN

1

*Au réveil le front amer
de tant de rêves dépassés*

*Le simple accord
du café noir et de la tasse
du geste renversé de boire*

*Le rire avec soi-même du pari
perdu où le soleil servait d'enjeu
La rue tournée à droite à gauche*

*Le soleil ma vie
chaque matin se lève.*

2

*Brusquement le silence
mille fois vu comu mille fois repoussé
pesant tourne la meule au moulin des paroles
le silence accroché pendu vif au bout des lèvres
jaillit
un geyser de respirations coupées
une muraille
autour de mes désirs lovés*

Naît un chant pur de la désespérance.

3

3

Midi
(angelus sirènes et cloches)

Midi claque aux quatre vents

Un monde
cloisonné par l'ennui-vautour-des-villes
Coule sur les pavés
sa foule multicolore

(Un désespoir à la taille de l'ennui-vautour-des-villes ; un désespoir articulé, huilé, qui, s'il pouvait tourner, tournerait sur des gonds magnifiques de silencieuse discrétion ; un désespoir qui possède ses levers et ses couchers de soleil, ses soirs de demi-plaisir luné, ses balades en automobile, ses cabarets, ses journaux où chaque mensonge cache trop bien sa petite part de vérité, sa cloche de tramways, et qui obéit à un horaire fixe ; un désespoir organisé, avec ses fêtes de charité et ses soirées trépidantes de joie populaire, oui. Le désespoir s'étire lentement au soleil de Midi, bonde les restaurants, déguste un mauvais sandwich. Quelque part quelqu'un fredonne le refrain d'une chanson à succès...)

Un deux trois sourires
que je garde pour des temps meilleurs
Avenir.

4

Eclate ma rage !

5

Où étiez-vous femme gracile qui tendiez vos lèvres ?

Cette rue a besoin qu'on la définit avec soin. Je dis qu'elle est un brouillard tenace. Car, qu'est-ce qu'un désir, s'il faut qu'il pivote, s'épuise, et retombe mollement sur lui-même ? Et que faire de nos yeux de notre bouche de nos mains ? Mais, l'ai-je déjà dit ? cette rue que je connais, où mon pas fait éclater le silence, cette rue que je sais est si limpide que le pied achoppe, que les doigts se crispent (les ongles s'enfoncent avec force dans les paumes) sans rien saisir, que le désir de crier avorte dans la gorge ! Et le cœur devenu fardeau n'est rien moins que le plus insoluble des problèmes.

Où étiez-vous femme gracile qui tendiez vos lèvres ?

6

Et qui dira la parole qu'enfin nous comprendrons ?

RICHARD PÉRUSSE



LIVRES REÇUS

« Nationalisme et Droit », Clément Locas, P.S.S., Fides, Montréal.

« L'auteur expose objectivement les questions de nationalisme en reproduisant les textes les plus révélateurs des grands penseurs. »
(Extrait du prière d'insérer)

* * *

« Sur la brèche », roman, Béatrix Boily, Chantecler, Montréal, 1955.

L'auteur nous attire dans sa Beauce natale qu'elle n'a jamais quittée d'âme. » (Extrait du prière d'insérer).

PUBLICATION ET SERVICE

Valéry qualifiant la publication d'acte de désespoir ignorait sans doute la condition littéraire du Canada français. Point n'est besoin de déblatérer contre nos écrivains et leurs lecteurs pour souligner la position inconfortable de notre littérature, mais encore faut-il bien nous interroger sur les significations que comporte ici le geste de publier.

A l'heure où notre monde érige la peur en système et construit avec masochisme ses propres épouvantails, paraîtra futile à plusieurs cette rapide réflexion sur le rôle social de l'écrivain. C'est qu'on s'habitue à ne voir dans la littérature qu'une occupation supérieure pour esthètes avertis. Quant au fameux « engagement » de l'homme de lettres il semblerait une manière subtile, d'éviter l'action, de se cantonner hors de l'immédiat tout en fournissant aux autres l'illusion qu'on supporte avec eux le poids de l'instant. L'endroit ne se prêtant point à discuter ces opinions, revenons à notre question initiale: pourquoi publier?

Publier est un acte de courage. Car l'écrivain qui se rend public devient sujet à toutes les cautions, se livre en quelque sorte

à la foule, donc à une masse anonyme aux réactions imprévisibles et souvent plus instinctives que réfléchies. Non pas que le lecteur soit par définition un incompréhensif bourré de préjugés. Non. Nous nous plaçons actuellement dans la perspective de l'écrivain qui détache de lui son œuvre, qui confie à tous, sans discernement préalable, une parole tour à tour chérie et haïe au long des heures solitaires de création. L'acuité du problème s'affine quand il s'agit de publier en notre pays; défiance, apathie: le livre passant de main en main oscille entre ces deux pôles. Parfois, l'écrivain recevra les témoignages vrais d'amis fidèles, les compliments dangereux de personnages officiels, il lira de rarissimes critiques ni chaudes, ni froides; toujours la tiédeur. Voilà. Remettons-nous sur le métier du bon Boileau qui lui au moins recevait une royale protection...

L'écrivain capable de courage ira plus loin; il fera de la publication un don de soi. Il forcera l'indifférence, ne tiendra nul compte des fins de non recevoir. Pâturer un peu ridicule, l'écrivain exigera des esprits gloutons

qu'ils assimilent son œuvre. Cobaye, il se prêtera aux dissections des commentateurs ; qu'on le triture, qu'on éparpille ses restes aux quatre vents ! L'œuvre n'en connaîtra que mieux sa capacité germinative. Peut-être même en composera-t-on un bouquet de fleurs pour anthologie... En somme, il s'avère inhérent à la publication, ce don de soi, même si l'écrivain n'y a pas songé ou ne l'a pas désiré. Publier pour les pâles lueurs de la gloriole marque une volonté, inconsciente ou non, de s'offrir au monde, tout comme certains blasphèmes indiquent chez ceux qui les profèrent une indubitable allégeance divine.

Alléguons aussi que publication et honnêteté marchent de pair. Cette notion d'honnêteté justifie le titre inscrit en tête de cet article. L'écrivain, s'il s'interroge avec attention, constatera qu'il n'est qu'une espèce de dépositaire particulier de la parole commune à tous, de cette immense Parole que d'âge en âge les hommes lèguent à leurs successeurs pour que ceux-ci tâchent de parfaire à leur tour le fragile véhicule des joies et douleurs humaines. En qualité de dépositaire, conséquemment, l'écrivain ne se borne pas à exprimer son univers intime et qu'il ne se réclame d'aucun socialisme pratique ou théorique n'empêche pas que son temps, son entourage, avec leur cortège de traditions ou leur dynamisme

révolutionnaire, trouvent place dans l'œuvre, tout intimiste qu'elle se veuille. De cette assumption des urgences de l'heure provient la responsabilité sociale de l'écrivain.

Écrire le beau nom grave d'humilité à côté du mot publication éclairera bien des figures d'un sourire narquois. Cependant, nous ne refusons pas de côtoyer l'idéalisme. Entendons ici humilité dans un sens précis : publier, c'est du coup s'avouer imparfait, vulnérable, c'est mesurer l'opinion qu'on se fait de soi-même (et qui n'est jamais petite, à moins de consentir à une contradiction dans les termes...) à l'opinion tranchante de la critique et à celle quasi impossible à définir du public. Cette humilité ne contredit pas l'affection naturelle que l'écrivain voue à son œuvre ; les préfaces d'auteur ne se réduisent pas toutes à des professions de vaniteuse confiance en soi-même. Implacable quand on y sacrifie, la vertu d'humilité exige simplement de l'écrivain qu'il se reconnaisse faillible face à l'autre, ce toujours possible contempteur.

Courage, don de soi, honnêteté, humilité ; ces quatre vertus conjuguées chez un écrivain commandent de la part des hommes le respect de la feuille écrite. A ce sujet, l'on raconte une charmante anecdote : Saint François d'Assise, marchant dans un

sentier solitaire, faillit poser le pied sur une feuille de parchemin. Il retint son geste, se pencha, prit la feuille dans ses mains et, constatant qu'elle portait trace d'écriture humaine, il la plia délicatement, la mit sous sa bure et continua son chemin, célébrant le Seigneur qui a délégué à la créature humaine le pouvoir divin de la parole.

À quiconque méditera sur cette historiette, il apparaîtra que, au-dessus des connivences du snobisme, au-dessus des litiges du lieu et de l'époque, l'acte de

publier présente un double aspect significatif : parfois, l'œuvre est une valeur en soi ; l'œuvre est toujours une manifestation. Quelque inférieure qu'elle puisse s'avérer, l'œuvre de l'écrivain n'en demeure pas moins une tentative de dialogue, une main offerte, une déchirure du silence qui enveloppe les solitudes individuelles.

Considérée dans cette perspective, la littérature canadienne-française existe sans conteste.

JACQUES BRAULT

* * *

UNE FORMULE NOUVELLE

L'écrivain par définition exige un public ; c'est de cette confrontation entre l'auteur et le lecteur que naît l'écrit, celui qui peut être dit œuvre d'art. Car à coup sûr la page enfouie dans le secret du tiroir reste du domaine de la confiance et du journal intime. L'œuvre a besoin pour être telle qu'on la médite et l'admire ; aussi bien le tableau demeuré dans l'ombre d'une cave n'est qu'un morceau de toile peinte privée de résonances. Les peintres le présentent qui exposent, les écrivains qui publient. Certes, la beauté réside dans l'œuvre elle-

même, mais encore faut-il que quelqu'un l'y découvre car sa vertu se situe très exactement dans la trajectoire qui va de l'œil à l'imprimé et vice versa.

Dans un pays où l'édition est difficile, apparaissent la nécessité et le rôle d'une revue littéraire ; que la publication est aléatoire ici et dangereuse, il n'est guère besoin de le prouver ; d'ailleurs un récent supplément du DEVOIR insistait très pertinemment sur le problème et le résumait en un cercle vicieux inquiétant : sans auteurs, pas d'éditeurs, sans éditeurs pas d'auteurs. Ce dilemme n'a pas

encore trouvé de solution. Mais nous croyons que la revue littéraire se pose comme une amorce de réponse. En effet, celle-ci publiée, avec moins de risques financiers — et encore ! nous savons que Montréal est un vaste cimetière de revues de tous genres — des ouvrages qui sans elle n'auraient pu être offerts au public. En outre, plus que le livre, elle implique l'émulation et l'échange, la participation active à un tout : cette formule a le grand avantage d'ouvrir les tours d'ivoire. Et c'est surtout en ceci que la revue répond au cercle vicieux cité plus haut : comme les pages littéraires des journaux, mais mieux qu'elles encore, la revue attire l'attention, avertit le public, établit un climat d'intérêt. Elle sert de ruse propre à éveiller des gens que le livre, pour mille raisons, aurait bien des chances de n'atteindre pas. Car, ne nous illusionnons pas, nous de 1955 sommes des pionniers qui préparons des voies dont nos petits enfants pourront se servir. Mais l'octogénaire plantant des arbres n'a pas le rôle le moins beau.

Amérique Française compte donc servir. Si elle a décidé dé-

sormais de publier annuellement deux fascicules et deux forts volumes de 220 pages chacun environ, c'est qu'elle croit pouvoir ainsi faire mieux encore son devoir. En effet, des ouvrages assez longs, romans, récits, nouvelles, essais, sans elle n'auraient pu voir le jour. Prenons pour exemple une œuvre de 80 pages : toute revue ordinaire, malgré son bon vouloir, eût été obligée de la refuser à cause de sa longueur. D'autre part, elle eût été trop courte pour faire un livre ; et publiée en plaquette, quel sort l'eût attendue ! C'est alors qu'une revue de la formule d'*Amérique Française* est précieuse. Ses vastes cadres peuvent accueillir l'œuvre et en outre celle-ci a une diffusion sûre, un public d'abonnés l'attendant avec intérêt.

Voilà le rôle que se propose de tenir *Amérique Française*. Mais elle n'en oublie pas pour cela les œuvres courtes. Aussi est-elle une revue variée qui sait de son mieux pressentir l'œuvre de valeur dans toutes les branches de notre littérature dont elle est le miroir.

CLAUDE MATHIEU



Si vous avez reçu les six numéros de 1954 votre abonnement est périmé.

PRÉSENTATION

du prochain numéro

La deuxième livraison d'Amérique Française 1955 publiera les textes suivants : deux poèmes d'Alan Horic, jeune poète néo-canadien d'origine croate (son premier recueil de vers français paraîtra sous peu) ; un conte : *Chronique de l'Anse St-Roch* de Jacques Ferron, écrivain dont nos lecteurs apprécient le style et l'originalité ; une étude : *La Conquête anglaise et la déchéance de la Bourgeoisie canadienne*, de Michel Brunet, Ph. D., historien, professeur agrégé à l'Université de Montréal ; extraite de *Les Montréalais* à paraître prochainement, une nouvelle : *Le Trésor*, d'Andrée Maillet ; de Paul Toupin, dramaturge et essayiste : *Ecrire*, un texte d'une intelligence et d'une sincérité émouvantes tiré de *Souvenirs pour demain*, en préparation ; un reportage d'une humanité profonde : *L'arpentage, métier d'homme*, de Jean Vaillancourt qui s'est fait connaître du public par son remarquable roman *Les Canadiens Errants* ; une prose poétique de Claude Haefely : *Les Chroniques d'Esseigne*.

Claude Mathieu, Richard Pérusse et Jacques Brault, les trois nouveaux rédacteurs d'Amérique Française, ouvrent la section réservée aux chroniques par des réflexions pertinentes sur la littérature, la poésie et le théâtre. Louis-Marcel Raymond nous donne un « *Journal Intermittent* » où il sera question plus particulièrement de théâtre européen ; Antoine-Claude Jasmin nous livre un portrait du professeur Lucien Boyer plus connu de nos lecteurs sous le nom de Lucien Collin ; Adrien Thériou, qui vient de publier chez Fides une étude sur Jules Fournier, journaliste de combat, nous décrit le Bellarmine Collège aux Etats-Unis, où il enseigne actuellement. Henriette Tassé continue de nous entretenir de sa vie passée sur un ton toujours aussi vivant et pittoresque ; Jean-Jules Richard, qui sait en artiste parler des artistes, nous montre le peintre Mousseau dans son atelier, et enfin Philippe Galli situe pour nous les « *Courants de la Jeune Poésie Française* ».

La DIRECTION.

Feuilleton Littéraire

Quand on a l'esprit de la langue, de la sensibilité, le don d'observer les gens, les pays et les choses, et de l'imagination, il est facile d'être un novateur, au Canada. Michel Dupuy a toutes ces qualités et ne s'en est pas servi pour suivre les chemins où tout le monde passe. Son roman, le premier du genre, ici, est une sorte d'*Éducation sentimentale*, l'éducation sentimentale d'un adolescent.

*La Source et le Feu*¹ a une affabulation très simple : un jeune homme de dix-sept ans, Étienne, amoureux d'une jeune fille un peu plus âgée que lui, laquelle l'aime aussi. L'idylle prend fin lorsqu'Evelyne se marie avec un autre, cédant à des raisons qui ne nous sont pas expliquées en détail. Certains dialogues, au début du roman, m'ont paru avoir un peu de raideur jusqu'à ce que je me rende compte en lisant plus avant que cette raideur ou gaucherie était nécessaire au mécanisme très subtil du roman. A mesure que le sentiment imprécis se transforme en amour, puis en amour violent avec désir, doutes, jalousies, désespoir et tout le bataclan, le ton des voix change, le dialogue s'assouplit et nous assistons à l'épanouisse-

ment de la personnalité d'Étienne et d'Evelyne. C'est cette progression que je trouve admirable. Je trouve également fort bien qu'un écrivain pour son premier livre, choisisse de décrire son propre milieu et de parler de choses qu'il connaît. On n'est pas si souvent raisonnable ; ni si humble.

Les romans canadiens avaient, jusqu'à maintenant, présenté le miroir à quelques classes de la société : les paysans, le peuple des villes, les ouvriers, les petits bourgeois pleins d'idées reçues etc. Les romanciers, peut-être avaient-ils des raisons pour cela, omettaient de créer des gens du monde qui pensent, qui lisent et qui discutent, et qui savent vivre. Sauf dans quelques récits historiques.

Un indéracinable complexe d'infériorité a fait dire à quelques critiques, par ailleurs élogieux pour ce qui se rapporte au style de Michel Dupuy, que son roman ne nous appartenait guère ; qu'il n'était pas d'un vrai Canadien. Pourquoi ? Parce qu'il est trop bien ? Ne peut-on avoir fait des études à Oxford et à la Sorbonne, évoquer avec poésie le charme de la Hollande et être en même temps Canadien ? Il est

vrai qu'on a reproché à Paul Toupin d'avoir écrit un drame sur Brutus. « Quel dommage qu'il n'ait pas pris un sujet de chez nous ! » ai-je entendu de mes oreilles.

Michel Dupuy, cet écrivain de vingt-quatre ans qui, dès son premier roman atteint à la perfection dans l'art du développement psychologique, qui, non seulement ne commet ni faute de français ni faute de goût mais encore écrit élégam-

ment sans phraser, sans étaler mal à propos sa jeune érudition, est un romancier canadien-français, tout fils d'ambassadeur qu'il est, au même titre que tel autre qui n'est jamais (ou bien peu) sorti du faubourg de Québec. Heureusement pour nous.

Andrée MAILLET.

¹ MICHEL DUPUY — *La Source et le Feu*, roman — Paul Pélaudeau, éditeur — Montréal 1955.

* * *

Pour évoquer le grand journaliste canadien-français que fut Jules Fournier, M. Adrien Thério a fait un travail de recherche extraordinaire. Douze pages de « sources bibliographiques » nous en disent autant dès le début du livre¹ ; à la lecture on se rend parfaitement compte de ce travail — non pas que les citations alourdissent jamais le texte — et l'on admire la vertu de l'auteur. Nous ne sommes ni patients ni persévérants ; M. Adrien Thério met tout son honneur à faire exception à la règle et je fonde, sur ces deux qualités qu'il possède en abondance, beaucoup de foi en sa nature d'écrivain, beaucoup d'espoir en son avenir et — puisqu'il paraît qu'il prépare une étude aussi longue sur la carrière d'Olivar Asselin — beaucoup d'estime pour son courage, soit dit sans ironie, car Fournier et

Asselin ont encore beaucoup d'ennemis chez nous. Leurs ennemis, me semble-t-il, ne sont pas tant les politiciens qu'ils ont attaqués de bonne foi que la « gang » des beaux parleurs inutiles qui se réclament d'eux tout en ne faisant rien.

Adrien Thério a mis dans sa rédaction un enthousiasme pour son sujet qui est contagieux. Il a su en extraire toutes les qualités de force et de probité intellectuelle avec une conviction et une probité que, sans doute, Jules Fournier eût appréciées.

De son héros : politicien, économiste, essayiste, polémiste et critique, il adopte presque en entier tous les points de vue, lui témoignant une sympathie généreuse dont on sent toute la spontanéité malgré la compartimentation qu'il a cru devoir faire,

sans doute pour donner à son ouvrage une allure de thèse. Dans tous les domaines qu'il a touchés au cours de sa carrière, Jules Fournier fut un journaliste de combat. M. Thério l'a prouvé, bien qu'on s'en doutât depuis longtemps ; aussi n'est-ce pas là le principal mérite de son travail. La valeur du travail de M. Thério sera perçue du commencement jusqu'à la fin de son livre, inclusivement, jusqu'à cette conclusion très simple et très serrée où il est dit que le Canada français aurait besoin de ressusciter Jules Fournier pour donner une orientation nouvelle à son patriotisme.

Il est vrai que nous n'avons plus de journaliste de cette trempe. Il parlait sans doute dans le désert mais il parlait bien et ce qu'il disait voulait dire quelque chose, à ses risques et périls. La modestie avec laquelle M. Adrien Thério s'efface constamment derrière l'homme dont il exhume avec vigueur la pensée et l'action, n'empêche pas qu'on aperçoive chez lui, écrivain en-

core très jeune, un don certain pour l'analyse des faits historiques, une intelligence de l'époque qu'il traite et une vision très aiguë des problèmes qui se posaient il y a quelque quarante ans, dans la province de Québec. Plusieurs de ces problèmes ont conservé leur actualité ; mais plutôt que de citer, je préfère renvoyer le lecteur au livre de monsieur Thério. Qu'on lise *Jules Fournier, journaliste de combat*. Au sortir de cet ouvrage, on aura peut-être autant que moi envie d'aller à l'œuvre toute entière de Fournier, pour y chercher un tonique ; et peut-être pour y trouver la réponse à la question que, paraît-il, nos chers nôtres se posent depuis quelque temps sans penser à ce que cette question peut avoir de méprisant : pourquoi doit-on rester Canadiens français ?

Andrée MAILLET

I. Adrien Thério, *Jules Fournier, journaliste de combat*, Montréal, Fides, 1955.

* * *

COMMENT RÉUSSIR MES ÉTUDES par Pierre RICOUR. — FIDES, Montréal 1955.

La valeur d'un tel livre se mesure au bien qu'il fait. C'est donc à ceux qui en feront usage de dire leur avis. Il est probable toutefois que l'Enquête placée à la fin du volume où quelques étudiants rapportent eux-mêmes leurs convictions et leurs méthodes, a plus de chances d'atteindre les jeunes : ceux-ci, la chose est connue, sont souvent plus sensibles à la voix de leurs confrères qu'à celles de leurs professeurs.

C.M.

CEUX QUI RESTENT

Le père est debout près de la fenêtre entr'ouverte. Il assiste à l'agonie de son fils comme un expert aux échecs est présent à une joute décisive : il veut ne rien perdre de la matière à spéculation qu'elle lui offre.

La mère, enveloppée dans sa tristesse, sanglote ainsi que font la plupart des honnêtes femmes qui vont perdre un proche, fût-ce un frère voyou, un mari ivrogne ou un fils dégénéré.

Le fils, cependant, est un brave garçon : c'est, du moins, ce qu'en a dit tantôt Monsieur l'Abbé, après l'administration des saintes huiles. Il a apparemment enduré des souffrances physiques atroces qui semblaient lui brûler, par coups brefs, la tête et la poitrine. Toutefois, personne n'en a moins souffert que lui et s'il en avait été conscient, il aurait sans doute tâché de ne pas infliger aux assistants le spectacle de sa douleur.

La jeune fille de la maison, qu'on a rappelée d'urgence du couvent, n'arrive toujours pas.

Le médecin a abandonné la lutte pour la vie du patient depuis que Monsieur l'Abbé a administré l'Extrême-Onction, car il considère ce rituel comme la marque définitive du rappel d'une âme par Dieu. Il songe, tout en tâtant distraitemment le pouls du moribond, à la somme des honoraires qu'il devra demander au père ; non qu'il soit attaché à l'argent, il fait cela pour détacher son esprit de l'angoisse que lui cause sa défaite : un médecin ne s'habitue pas à abandonner un patient à la mort.

Monsieur l'Abbé ne connaît rien de la médecine : il prie tout bas et semble le seul intéressé à autre chose qu'à sa pensée ou son sentiment intérieur. Il a dit tantôt que le jeune homme était un brave garçon et son devoir extérieur est accompli d'ici à ce que...

La bonne transporte, de la cuisine à la chambre du malade, des biscuits secs que personne ne touche et du thé chaud qu'on goûte à peine ; et, de la chambre à la cuisine, des tasses à moitié vides de thé froid. Quoiqu'elle ne soit absolument pas de la famille, elle affiche tout de même, assez maladroitement d'ailleurs, un air consterné qui est très de circonstance.

La jeune fille n'arrive pas.

Le père a toujours considéré son fils comme un excellent spécimen de l'état humain de la matière ; il classe ses observations dont cependant une chose le distrait : il se surprend à penser qu'il n'a vraiment pas de chance de voir ainsi mourir son garçon précisément à l'âge où ceux qui ont à devenir intelligents, commencent à en donner des signes.

Les sanglots de la mère, plus distants maintenant, ne sont plus que des réflexes physiologiques persistant, dans l'état mi-conscient d'hébétude, où se trouvent les grands affligés, à la secouer par moments et à indiquer aux autres qu'elle n'est pas tout à fait inconsciente.

Le fils, apparemment, ne souffre plus et bien qu'il n'ait pas parlé, on s'aperçoit qu'il est très lucide : ses yeux grands ouverts fixent le plafond. Peut-être songe-t-il aux longues marches qu'il faisait souvent, le soir avec sa jeune amie de l'autre rue, d'où il emportait parfois l'étrange sentiment qu'il se trouvait, dans le jardin, la maison ou sa chambre, en des lieux aussi peu familiers que la ville de Tokyo. De toutes façons, sa gorge est sans doute dans un étau.

La bonne entre dans la chambre, apportant une théière pleine. Le père tend machinalement sa tasse. Monsieur l'Abbé éternue

violemment et, consterné, n'ose même pas s'excuser. La bonne échappe la théière : dans un fracas de vaisselle brisée, le thé se répand sur le bureau dont on se sert comme buffet. Le médecin relève la tête, laisse le poignet du jeune homme et regarde le père en serrant les mâchoires. Le père se rapproche du lit, doublement attentif à ce qui s'y passe. La mère cesse subitement de sangloter, elle se mord la jointure de l'index droit pour ne pas crier. Le fils regarde toujours le plafond, mais ne le voit plus, définitivement.

Le médecin se lève, remet son stéthoscope dans la valise noire, offre respectueusement ses sympathies à la mère et se retire. Le prêtre récite une prière en latin au-dessus du cadavre, adresse quelques paroles de consolation à la mère, salue discrètement le père et se dirige vers la sortie de la maison. Le père l'y conduit, après quoi il se retire dans sa bibliothèque où il poursuit sa lecture d'un nouveau traité sur la structure moléculaire des carbones organiques.

La mère ne pleure ni ne bouge : elle regarde ce qu'elle ne peut cesser de considérer comme son enfant, espérant que tantôt il lui souhaitera une bonne nuit comme d'habitude.

La bonne achève d'essuyer le thé qu'elle a répandu. Ses vacances seront retardées d'au moins deux semaines.

GUY SANCHE



JADIS

Jadis
Au bord des jours anciens
Un paysage
Aux traits d'enfance
Un paysage
Devint légende.

ALMA DE CHANTAL

L'assurance
est le meilleur placement
qu'on puisse faire
car elle nous aide
à protéger ceux
qui nous sont chers
et tout ce qui rend
la vie agréable

Un ami de la revue



UN RÔLE DE HAUTE PORTÉE SOCIALE

Le ministère du Bien-Être social et de la Jeunesse joue un rôle de haute portée sociale dans le domaine de l'enseignement spécialisé.

Afin de permettre à la jeunesse d'acquérir des connaissances pratiques et de participer au développement de la province, le ministère maintient huit écoles techniques, une douzaine d'écoles de haute spécialisation et une quarantaine d'écoles d'arts et métiers. Grâce à ce réseau complet de centres d'enseignement, les jeunes peuvent devenir, en quatre ans, des techniciens de premier ordre ou, en deux ans, des ouvriers qualifiés. La formation professionnelle s'y diffuse dans quelque soixante-dix domaines variés, et ceci ne représente que les disciplines enseignées aux cours réguliers du jour.

À l'intention des jeunes qui, faute d'argent, ne pourraient poursuivre leurs études sans l'aide financière de l'État, le ministère maintient un organisme chargé de distribuer des bourses d'études. Au cours de la présente année scolaire, plus de 8,200 jeunes ont ainsi reçu des bourses se totalisant à plus d'un million et quart de dollars.

Toutes les écoles relevant du ministère offrent également des cours du soir à l'intention des personnes qui ne peuvent s'inscrire aux cours diffusés pendant le jour. Ainsi, les jeunes qui ont dû quitter tôt les études peuvent se perfectionner tout en continuant de gagner leur vie.

Le ministère, collaborant étroitement avec des organisations reconnues, rend possible la diffusion de cours de culture populaire couvrant chaque année plus d'une cinquantaine de sujets.

Enfin, le ministère maintient un Office des cours par correspondance ainsi que différents organismes qui sont connexes à l'enseignement spécialisé : service de placement pour les diplômés de ses écoles, service d'orientation pour guider les jeunes vers des spécialités conformes à leurs talents, cours d'efficacité industrielle mis à la disposition des entreprises pour l'amélioration des méthodes de travail, etc., etc.

C'est dire que les jeunes du Québec possèdent tous les moyens matériels de faire fructifier leurs talents afin de participer à l'immense développement industriel de la province et de bénéficier de la prospérité qui en résulte.

MINISTÈRE DU BIEN-ÊTRE SOCIAL ET DE LA JEUNESSE

Hon. PAUL SAUVÉ, c.r.,
ministre.

GUSTAVE POISSON, c.r.,
sous-ministre.